

Voir en jaune les élégantes réserves...

## "Cunningham sous le signe de *Mrs Dalloway*", Florence Noiville, [Le Monde](#), 8 octobre 1999

Il en va des lectures comme des amours. Chaque livre est une rencontre, piquante, bouleversante ; ou simplement médiocre et sans saveur. Tout lecteur sérieux a, dans sa vie, un ou quelques grands romans qu'il reprend comme il retrouverait une ancienne maîtresse. Cependant, suggère Michael Cunningham « *le premier livre est comme le premier baiser. D'autres suivront, meilleurs peut-être. Mais le premier reste le premier.* »

Pour l'auteur de *La Maison du bout du monde*, qui s'est vu décerner cette année le prix Pulitzer, le choc du premier livre s'est produit à l'âge de quinze ans, avec *Mrs Dalloway*. « *C'était en Californie du sud. Le cancre que j'étais n'avait jamais lu la moindre "œuvre". C'est une fille du lycée qui m'a prêté ce roman en me disant que j'étais probablement moins stupide que j'en avais l'air. Je n'ai pas tout compris, mais mon cerveau idiot d'adolescent a pris conscience de ce qu'on pouvait faire avec les mots, leur timbre, leur résonance, leur épaisseur.* »

Ce n'est pas exactement de Virginia Woolf, mais bien de son personnage, la frêle Clarissa Dalloway, que Michael Cunningham était tombé amoureux. Il arrive que les êtres de fiction finissent par prendre chair aux yeux de leurs créateurs ou de leurs admirateurs - Balzac, sur son lit de mort, ne demandait-il pas qu'on appelât Horace Bianchon, le médecin de *La Comédie humaine* ? Cunningham, lui, a passé trente-deux ans avec « *cette présence derrière [lui], cette ombre tutélaire* », jusqu'à ce que, n'y tenant plus, il décide de se mesurer à cet « *impossible standard* ».

Ainsi a-t-il construit, en écho à son œuvre fétiche, un roman original, tout entier piqueté de références, saturé de correspondances, de citations, de trompe-l'œil. *Les Heures* - qui fut longtemps le titre original de *Mrs Dalloway* - retrace trois histoires de femmes, trois destins entrelacés comme les brins d'une tresse. Il y a d'abord Mrs Woolf, à Hogarth House, dans un faubourg de Londres, en 1923. L'égérie du groupe de Bloomsbury vient d'avoir quarante ans et commence la rédaction de *Mrs Dalloway* : « *Mrs Dalloway dit quelque chose (quoi ?) et partit acheter des fleurs. (...) Virginia se réveille. Ce pourrait être une autre façon de commencer (...). Mais est-ce le bon début ?* » Il y a ensuite Mrs Brown, une jeune mère de famille, à Los Angeles, en 1949. Sensible et désœuvrée, incapable de se consacrer pleinement à son fils Richard, Laura Brown « *essaie de rester elle-même en gagnant l'entrée d'un monde parallèle* », celui de l'imaginaire woolfien : « *Elle pose le livre ouvert contre sa poitrine. Déjà sa chambre (...) paraît plus habitée, plus réelle parce qu'un personnage du nom de Mrs Dalloway est sorti acheter des fleurs.* » Il y a enfin Mrs Dalloway, une éditrice new-yorkaise ainsi surnommée par son ami de cœur parce qu'elle se prénomme Clarissa et lui Richard. Poète couronné par un prix important, Richard se meurt du sida et Clarissa, qui organise une fête en son honneur, sort ce matin-là... acheter des fleurs.

De chapitre en chapitre, Michael Cunningham affine le portrait de ces trois femmes - la romancière, l'éditrice, la lectrice - unies mystérieusement les unes aux autres par des émotions communes. Et nul n'ignore que ces trois histoires ont toutes chances de n'en faire qu'une par **la magie d'un dénouement qu'il n'est pas interdit de trouver, somme toute, un peu artificiel.**

L'auteur, le premier, reconnaît la hardiesse du projet : « *Prendre pour sujet trois femmes lorsqu'on est un homme, invoquer la figure d'un grand auteur qui n'est plus là pour se défendre mais qui reste, aux États-Unis, une icône aux yeux des féministes : le pari était aussi risqué qu'orgueilleux* ». Pourtant, Michael Cunningham relève le gant, non sans élégance. Au-delà de l'exercice de style, sa mélodie à trois voix sonne juste. Le plus touchant est certainement le besoin commun et désespéré de ses personnages de créer dans leur vie, une fois, quelque chose de parfait. Qu'il s'agisse d'une œuvre littéraire, pour Virginia, d'une réception mondaine pour Clarissa, ou d'un humble gâteau d'anniversaire pour Laura, Michael Cunningham démonte les ressorts incertains de la création, laissant entrevoir quelque chose de ce sentiment complexe et avide qui mène alternativement ces femmes de l'extase esthétique jusqu'au bord du suicide. Il nous les fait suivre dans leur quête de cette « *insaisissable brillance qui s'attarde au pourtour de certains rêves* ». Il nous les montre, chacune à sa façon, comme la « *vraie* » Clarissa Dalloway, « *quelqu'un qui possède une touche de génie, de poésie, broyée par les rouages du monde, par la guerre et l'administration, par les médecins ; une personne qui est, au sens technique, mentalement malade, parce qu'elle voit des significations partout, sait que les arbres sont des êtres sensibles et que les moineaux chantent en grec.* »

Tel est sans doute l'aspect le plus réussi des *Heures*. **Il tient moins à la langue de Michael Cunningham** - qui reste, comme dans ses précédents livres, plutôt sobre et sans aspérités - qu'à ce besoin acharné de revenir, par mille détours, butter sur cette interrogation énorme : « *D'où viennent l'art et les artistes ?* » Loin de vouloir y répondre, Cunningham espère au contraire « *compliquer la question par ses romans* ». *Les Heures* est une sorte de livre cubiste où trois visages ne font plus qu'un, vu simultanément sous des angles différents, les angles vifs et coupants d'un miroir en miettes. Dans ces brisures, on finit par apercevoir une souffrance magnifique, celle qui vient de cette intranquillité lancinante, de cette obsession hallucinée à vouloir sauver, comme Mrs Dalloway, « *cette partie de la vie, la seule précieuse, ce centre,*

*ce ravissement, que les hommes laissent échapper, cette joie prodigieuse qui pourrait être nôtre* ».



### Michael Cunningham

Né en 1952 à Cincinnati (Ohio), Michael Cunningham vit à Manhattan. Son premier roman, *Golden States*, jamais traduit en français, paraît en 1984. Mais ce sont ses nouvelles, publiées dans le *New Yorker*, *Esquire* et *Vogue*, qui le font remarquer. Le vrai succès vient en 1990 avec *La Maison du bout du monde* (Presses de la Renaissance, 1992), acclamé par la génération des années 70-80, nostalgique de Woodstock, un ouvrage traduit en quinze langues et que Belfond réédite ces jours-ci. Après *De Chair et de sang* (Belfond, 1995), *Les Heures*, son quatrième roman, a reçu aux États-Unis les prix Pen Faulkner et Pulitzer 1999.